

#### 4. Clinique de la névrose : phobie (1)

Freud reprend le cas du petit Hans, qu'il donne comme typique en tant que phobie d'animal, mais qui pose la question de son émergence comme névrose et des conditions complexes qui induisent celle-ci. Aussi la confrontation du discours théorique abstrait avec la clinique ne va-t-elle pas de soi. Plus fondamentalement, il s'agit pour moi de déterminer quel mode de causation on met en jeu dans l'interprétation d'une position névrotique (ou d'un état psychotique). En substance, j'en suis aujourd'hui à récuser la logique classique que Freud maintient encore : déductivité, accent mis sur une cause patente, universalisation, récusation des positions déictiques égocentriques, ... qu'il maintient encore malgré une élaboration tendant à en prendre la tangente. À cet égard, je tiens à des logiques déviantes (et d'abord celle du vague, établie pour moi sur la relativité propre à la mise en jeu de la logique de l'hypothétique) selon un rapport raison/conditions<sup>1</sup> fonctionnant avec une prise en compte du hors univers, des modalités, etc. Aussi Freud est-il fondé à ne pas trop savoir d'emblée comment resituer en théorie « la motion refoulée » (comme réelle, un réel du symbolique), « son substitut symbolique » (qui en imaginatise le réel), et le « point d'où l'on peut en reconnaître le motif du refoulement » (comme symbolique proprement dit, dans son rapport à une symbolisation primordiale :  $S_1 \rightarrow S_2$ ).

Une seule proposition traduit la position propre du petit Hans : « Je refuse de sortir dans la rue afin de ne pas me confronter à une production d'angoisse devant le cheval ». Où est le symptôme ? Sa raison d'être ? Où sont les conditions d'élaboration ? Prenons les questions-réponses de Freud, elles ont chacune son intérêt. Va-t-on situer le symptôme

- au travers de la *production* d'angoisse ?
- au travers du *choix* de son objet ?
- au travers des *renoncements* subjectifs ?

Production, choix, renoncement sont le fait du sujet. Mais sa contrepartie est aussi à retenir : devant la satisfaction refusée, pourquoi faut-il se la refuser ?

Première et immédiate réponse : le symptôme tient à l'angoisse, le refus de sortir n'est que sa conséquence en terme d'inhibition visant à la supprimer à la base.

À s'en tenir là, le symptôme ne correspond à l'angoisse qu'en terme d'attente de l'événement dont on craint la survenue. C'est bien là un indice de l'anticipation organisatrice de l'hypothétique signifiante,



---

<sup>1</sup> Cf. R. L., « Actualité des Lumières pour la psychanalyse », *Comment c'est qu'on ment*.

nécessaire à impliquer de façon rétrogradante la raison de sa survenue.



Mais cette réponse évidente ne suffit pas, car cette anticipation produit un contenu spécifique (à mon avis tenant à l'oralisation du signifiant), celui de se faire mordre. Ces deux éléments (cheval et mordre) sont des indices de l'opération dont va dépendre en fait la phobie. Pour la déterminer plus avant, il faut se tenir hors point de vue (prendre « en considération la totalité de la situation psychique », p.20) et donc tracer le schéma d'ensemble des relations inhérentes à l'inconscient. Dans les termes mêmes de Freud (qui restent de toute façon d'actualité aujourd'hui), cela correspond à articuler les choses avec un vocabulaire d'identification et de relation à l'objet, y compris sous les deux abords possibles, positif et négatif, de chacun de ces liens : aimer et détester le père, assise de l'identification et de même pour la mère, objet d'intérêt amoureux et pomme de discorde (de séparation : *Entzweiung*, p.20). De là le conflit attendant à l'ambivalence pour chacun des personnages concernés, et dont la phobie apparaît être la solution. Assurément, selon les modes d'abord du schéma, les solutions se présentent diversement. Sur un plan économique (l'extension étant d'un poids supérieur, *Übermaß*, à l'intension), cette solution se présente comme l'estompage de l'intension par l'extension ; la négativité inhérente à la discordance intensionnelle concerne alors l'agressivité qui laisse toute la place à la « motion tendre ». L'indice de ce procès économique ne tient qu'à l'importance (signifiante) de la tendresse dont fait preuve le sujet (ici à l'égard du père, tenant-lieu immédiat de la fonction paternelle), « son caractère excessif et compulsif » qui est cependant nécessaire pour se soumettre subjectivement la dimension agressive de la négativité. De là Freud « infère par construction l'existence d'un processus » qu'il décrit comme « refoulement par *formation réactionnelle* (dans le moi) ». Nous retrouvons là le double mouvement d'éviction hors du moi et de contrecoup à cette évacuation, situé au même niveau. Mais cette approche économique ne se perçoit pas chez Hans, qui met donc en place un ordre de consécution valant dans un autre registre. De toute façon le refoulement touche la même motion pulsionnelle : l'hostilité contre le père, l'élimination du père que le cheval représente dans l'évocation de la chute (du cheval lui-même). Le meurtre du Père, fondateur de tout symbolique est constamment à l'œuvre, aussi dans cette situation.

Ici Freud fait jouer une rupture épistémique : de la théorie œdipienne appliquée à la compréhension de la situation présente — mais insuffisante à expliquer le mode de métaphorisation conduisant à la définition de l'objet phobique (le « substitut »), et en simplifiant le schéma par élimination de la dualité d'action conduisant à l'ambivalence donnée comme spécifiquement infantile, Freud passe par une autre manière de jouer de l'économique en faisant intervenir une analogie<sup>2</sup> : Hans se comporte comme un domestique amoureux de la maîtresse de maison, voulant éliminer le maître de maison. Ce fonctionnement définit l'angoisse — mais il n'est plus question de le qualifier de symptôme : rien de plus normal ici. Un seul et unique trait, autre que celui de l'angoisse, (*ein einziger Zug*, *G.W.* p. 131 : le même et unique trait dont Lacan fera le trait unaire, à propos de la toux de Dora, dans le chapitre VII sur l'identification de la *Massenpsychologie*) vaut pour la névrose : « la substitution du cheval au père ». Cet autre trait que l'angoisse, ce déplacement (*Verschiebung*) qui en souligne la métonymie sous la métaphore, permet d'éviter la solution (non-)économique de la formation réactionnelle, en passant dès lors par une voie imaginaire et non plus réelle (comme l'est l'angoisse). Ce saut clinique passe par un retour en arrière théorique rendu possible par le schéma totémique du meurtre et de l'incorporation du Père

<sup>2</sup> Antérieurement : (1) comme une cuisinière qui ne veut plus travailler (p.4), (2) comme un spéculateur (p.5), (3) comme une certaine clique politique (p.8), (4) comme des postes frontières (p.15).

opérant par le truchement de l'animal totémique. La même action de métaphorisation opère ici qui sauvegarde le père effectif au détriment de l'animal qui le représente. L'amour pour le père est donc maintenu quand l'agressivité est reportée sur l'animal — par la voie métonymique, ici, de la chute dans la rue. Mais une difficulté persiste qui concerne le remplacement de l'agressivité par une autre fonction rapportant l'enfant à l'objet phobogène : il ne s'agit pas de s'en prendre à lui mais en fait de subir de sa part la réaction à cette agressivité. Ce déplacement inhérent au signifiant (de la tendresse à l'agressivité) passe au signifié (du père au cheval) par une transposition (*Entstellung*, G.W., p. 132) en quoi consiste plus proprement la formation de symptôme. Celle-ci passe d'un mode de représentance à un autre, qui en est bien distinct, avec à chaque fois un équivalent de celle-ci en terme de représentation. C'est donc qu'à ne plus reconnaître la représentance en jeu, on ne saurait non plus préciser la motion pulsionnelle en cause. L'amour (pour le père) ne se présente là que travesti en son opposé (*unliebsam* : détestable, p.132).

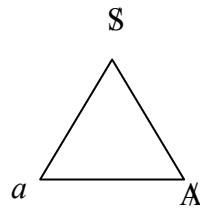
Cette interrogation de Freud entre ce qui ne fait pas symptôme (l'hostilité pour le père transférée au cheval) et ce qui fait symptôme (la crainte que le cheval ne lui nuise — en retour) reprend pour moi ce que j'ai déjà pointé comme passage du non-rapport (amoureux ou hostile) à l'objet au rapport d'identification avec l'Autre. Simplement ce lien littoral du non-rapport (objectal) au rapport (identificatoire) maintient en son sein au niveau symbolique de l'identification la destruction inhérente au non-rapport. Passant par le *Witz*, cette littoralité se présente comme un décalage au sein même des mots (et pas systématiquement des mots d'esprit), que Freud situe en termes de déplacement (métonymique) et de substitution (métaphorique). La métaphore du cheval qui mord maintient donc en elle-même l'agressivité du non-rapport au père. Les deux motions dont Freud fait état (tendre et hostile) sont donc deux versants de littoralité, valant chacune vis-à-vis de l'objet, et chacune dans l'identification. Mais il faut ici retenir que du non-rapport se maintient en se transcrivant en rapport, lequel dès lors prend ce caractère d'ambivalence propre à la littoralité (asphérique). C'est là une voix moyenne que choisit Hans : ni sa propre agressivité, ni celle d'autrui, mais il se donne à l'Autre en allant au devant de l'agressivité de cet Autre, au devant de sa jouissance mauvaise, parce que c'est proprement la sienne à lui Hans — et il recule devant elle.<sup>3</sup>

C'est dire — et Freud le prend bien en compte — que la théorie est en retrait sur la complexité des choses signifiantes quand on n'en pousse pas l'élaboration assez loin. Ce qui compte au fond c'est que la motion pulsionnelle — la fonction en intension — soit modifiée, mais pas tant une de ses extensions (l'objet ou son image, ou les propositions, soit les idées qu'on s'en fait).

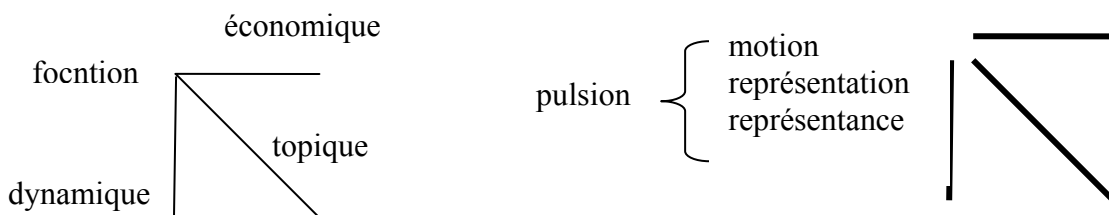
Être dévoré (par un substitut du Père) est le symétrique de dévorer le Père après l'avoir tué. Cette symétrie asphérique est littorale, au même titre que le non-rapport implique le rapport et inversement. Freud en avance le concept sous l'équivalent non plus de l'amour pour le père, mais, comme le dit « l'expression dégradée par régression », de se faire, dans le désir (*begehrt*), l'objet sexuel du père. Dès lors la conversion du désir, d'activité en passivité, de positivité en négativité, de subjectivité en objectalisation, souligne ce qu'il y a de non-rapport dans cette position du sujet. Et sous cet angle, cela souligne ce qu'il y a d'invivable là pour le sujet. Et sa phobie marque bien l'invivable du non-rapport, ce qui appelle à un rapport renouvelé, jusqu'à l'identification avec le père : retour à la subjectivité, active, positive. Les allers-retours sont exprimés par Freud en termes de phases : oralité, sadisme oral, sadisme anal, etc. C'est la fonction en jeu qui désigne chaque phase plutôt que le point auquel elle aboutit (du côté de l'objet ou du côté de l'Autre support d'identification)

---

<sup>3</sup> Cf. R. L., « Paradoxes de la jouissance dans l'éthique de la psychanalyse », séminaire 2006-2007 à l'Hôpital Esquirol, novembre 2006 ;



Dans la phobie la métaphore est d'autant plus opératoire que le processus en jeu touche la représentance (formant représentation) à son niveau dynamique et moins la motion pulsionnelle à son niveau économique et réel. Selon le point topique auquel on aboutit — toujours dans le langage freudien —, la réponse varie : de dégradation réelle dans le ça (pour l'économie en jeu, transformant l'impact même, réel, du désir) ou de substitution symbolique dans le moi (restant l'expression d'un désir persistant). Mais l'irréalisation du réel motionnel, alors incapacitante pour le sujet, implique la névrose (et la position destructrice du sujet, y compris si elle est projetée sur l'objet, comme dans la phobie, ou sur l'Autre, comme dans la paranoïa).



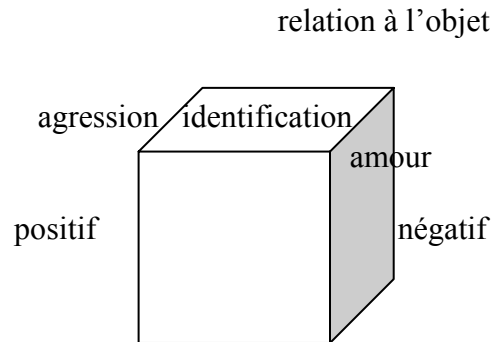
Entendons bien que la pulsion se détermine selon la tendance (selon ce vers quoi elle tend) en terme de motion réaliste, dans l'économie du ça où elle prend valeur d'objet, en terme de représentation imaginaire, dans la topique du moi qui lui donne forme, en terme de représentance symbolique dans la dynamique impérative du surmoi signifiant qui impose les rapports énergétiques qui définissent son trajet.

L'*Unlust* (la jouissance néfaste) que porte avec soi le non-rapport implique le refoulement (le sujet ne se rendant pas à cette jouissance), mais tout autant les autres transformations que le sujet fait porter à la motion désagréable jouent aussi leur rôle. Freud cite ici le mécanisme de régression comme une des possibilités de transformation. Mais l'un de ces mécanismes ne s'oppose pas à l'autre : les deux peuvent être concomitants.

Quoi qu'il en soit la transformation du lien identificatoire en objet repoussoir est essentiel. Le refoulement s'instaure dans différentes transformations pulsionnelles en jeu : retournement sur la personne propre, renversement dans le contraire, reprise de la passivité en activité, etc. La retour sur la fonction reste ainsi essentiel, quel que que soit le point de départ du démontage (de la dégradation, ...). Vicariance de l'objet, relativité des formes, variabilité des signifiants n'ont d'intérêt que pour assurer la fonctionnalité en cause.

Au fond la névrose n'est qu'une position de compromis difficile à tenir entre deux motions pulsionnelles opposées (agression active et subie du père), ce qui n'a qu'un sens : ne pas se débrouiller de l'asphérité fondant la littoralité (littoral actif/ passif, identification/ objet).

La définition de la notion de « motion pulsionnelle », telle que Freud l'utilise, vaut à la fois pour l'identification et la relation à l'objet, agressive ou amoureuse, conviction positivement ou négativement reçue par le sujet lui-même. De là l'espace oedipien reste standard :



Si la structure en elle-même de l'œdipe n'est pas extrêmement complexe, la variation des rapports qui s'y nouent complique cependant les choses : plusieurs modes de refoulement et de régression permettent de situer plus exactement les liens œdipiens dans chaque situation. Or le moteur de la construction œdipienne est le complexe de castration. Le sujet ne vaut comme désirant qu'à partir de celui-ci. Et la contrepartie de cette menace qu'est la castration est l'angoisse. Non pas angoisse pour une menace effective, mais ouverture (coupure, clivage...) sans laquelle il n'y aurait pas de relation subjective (ni identification, ni rapport à l'objet). L'échec du complexe d'Œdipe devant le complexe de castration, quel que soit le cas d'espèce de l'œdipe en jeu, désigne en quoi la structure du sujet est tributaire de l'évidement fonctionnel qui la met en œuvre : elle n'est pas uniquement castration positive, mais cette castration dépend de ce qui y opère encore comme trouage. Voici donc l'étagement causal que Freud constitue :

- castration de la part du père,
- transformée (substitut par transposition : *Entstellungersatz*) régressivement en
  - dévoration par le loup,
  - morsure par le cheval :
 un contenu remplace l'autre, mais l'angoisse y trouve son compte
- comme moteur du refoulement.

Cependant le refoulement lui-même ne touche véritablement que cette représentance qu'est la castration. Quoi qu'il en soit — opérant maintenant dans le réel — l'angoisse produit le refoulement — bien plus qu'elle n'est produite par lui, comme Freud le soutenait dans sa métapsychologie.

Je dirai donc que Freud a fait opérer un glissement dans ses concepts. Quand, en 1915, rédigeant les textes métapsychologiques, il différencie et identifie (toujours de façon asphérique) représentance et représentation, il semble ne lui rester, en 1926, que l'option identité entre représentance et représentation. Ce qui était fonctionnel alors de la représentance est ici indiqué comme tel en tant que motion pulsionnelle, mais strictement dans l'implication d'un autre registre, celui du réel. Pourtant je ne trouve pas que Freud se contredise autant qu'il le dit lui-même. Car représentance ou motion, la pulsion est par tout un côté fonctionnelle et c'est cette fonction valant alors en intensification qui se transforme en angoisse. Or c'est bien la même qui est castration : le sujet n'est que montage extensionnel de la fonction (où je reconnais pour ma part le narcissisme), et la représentation qu'il se donne de

soi comme émanant spécialement de l'Autre n'est que l'habillage imaginaire de cette extensionnalité en terme de moi (moi idéal).

En fait, en soulignant maintenant la castration comme moteur de la construction subjective (non sans angoisse), Freud ne fait que prendre à son compte, dans ses propres termes, une notion qui ne sera proprement élaborée que par Lacan : que le sujet n'est que métaphore du lien signifiant, quand l'objet est la saisie de ce lien dans sa raison métonymique. Maintenant Freud situe le conflit entre le ça et le moi, et non plus au sein du moi. De toute façon la clinique à laquelle il réfère la castration n'est que restriction de jouissance (coût interrompu, excitation frustrée, abstinence, ...). Quoi qu'il en soit l'angoisse des phobies n'est relative qu'au moi (elle s'y produit, s'y développe et s'y éteint éventuellement). Aplanir la difficulté ne peut passer que par une coordination des actions émanant du ça et du moi.

## 5. Clinique des névroses (2)

### 5.1. L'hystérie (1)

Freud est éminemment critique avec lui-même, soulignant ses erreurs, les voies sans issue qu'il prend, ses fourvoiements, etc. L'angoisse, de conséquence, est devenue cause, mais cela ne simplifie pas la question du symptôme — surtout dans les cas où l'angoisse est absente, comme dans celui de l'hystérie de conversion. C'est dire qu'il s'agit de déterminer de quoi l'angoisse est elle-même l'expression. Et c'est en passant par ce fond commun aux symptômes, qu'il s'exprime par l'angoisse ou non, qu'on peut considérer les proximités de structure entre l'hystérie et la phobie que Freud donne comme « hystérie d'angoisse ».

Un tel rapprochement possible attient au corps : espace de conversion pour l'hystérie, focalisation de l'angoisse en tant que subie pour la phobie. C'est donc en termes d'investissement qu'on implique une telle conjonction et un tel écart entre les deux modes d'expression symptomatique. Freud retient l'expression de la castration symbolique opérant en tant qu'excitation contredite. Du coup il s'interroge sur ce qui interrompt ainsi le cours normal de l'excitation, perturbation à quoi correspond le symptôme. J'entends là pour ma part en quoi la structure subjective est d'abord effet de construction (ici pointée comme excitation) depuis le point d'évidement opératoire dont la construction considérée n'est que la transposition de la prise en compte fonctionnelle (il n'y a de fonction que depuis une solution de continuité). Je soutiens ainsi que l'excitation est le pendant subjectif de la construction structurale à laquelle tend la fonctionnalité en jeu, qu'on l'interprète comme pulsion (ce qui est le cas de l'interprétation de la phobie, on l'a vu), comme désir (on va voir que c'est le cas de l'hystérie), ou comme jouissance (rapportable à l'obsessionalité). Et si je dis « fonction », c'est qu'il s'agit bien de son parcours de valeurs (objets, pour Frege), de formes, de rapports seconds. Freud va parler de « (par)cours d'excitation » (*Erregungsablauf*). C'est bien dire que l'interprétation prend en compte la fonction dans sa différenciation ente intension (univoque, unaire) et extension variables selon les registres pris en compte (par exemple selon le tryptique lacanien du réel, de l'imaginaire et du symbolique). Autrement dit, au niveau du « nouage » du symptôme à l'excitation, c'est toujours de fonction qu'il s'agit et Freud la pointe en terme d'« énergie » participant à la fois de l'excitation et du symptôme, c'est-à-dire liant ceux-ci, ou, dit autrement, faisant jouer le symptôme à *la place même* de l'excitation, à entendre à la fois de façon topique et métaphorique.

Nous retrouvons là le principe lacanien d'une structure unique (une explication unitaire de la diversité des phénomènes, dit Freud, p.32) où chaque symptôme, angoisse, inhibition, etc., prend une place déterminée qui aurait pu être normale : telle douleur pour telle autre, hallucination pour perception, paralysie pour inhibition, convulsion pour explosion affective... Si le symptôme est entièrement corporel, le sujet peut l'ignorer affectivement : le

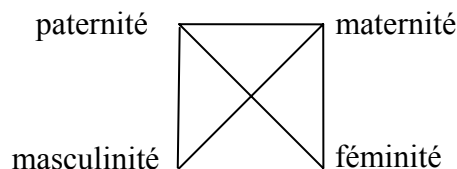
déplaisir (la jouissance néfaste) peut ne pas apparaître. Mais la formation du symptôme hystérique est difficile à appréhender.

## 5.2. La névrose obsessionnelle (1)

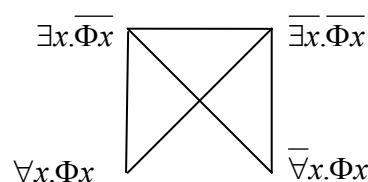
Dans la névrose obsessionnelle l'opposition plaisir/déplaisir ou jouissance positive/négative (*Lust/Unlust*) est intégrée au symptôme. Soit qu'en apparaisse l'aspect positif, constructif, soit que ce soit l'aspect négatif, dé(con)structif : satisfactions substitutives ou interdites. Mais de toute façon, plus qu'intégration au symptôme, c'est bien plutôt quand l'opposition culmine que se détermine le symptôme. Là où le ça différencie, le moi unifie : « puissance de l'ambivalence », dit Freud.

Les composants structurels ici en jeu sont maintenant avant tout le moi et le surmoi, même si le mécanisme est le même : lutte contre les revendications libidinales du complexe d'Œdipe (l'excitation sexuelle). La symptomatologie dépend d'abord aussi ici de la régression à des niveaux d'organisation antérieurs et moins élaborés du complexe de castration : passage de la phase phallique à la phase sadique-anale. C'est dire que les manifestations hystéro-phobiques sont aussi flagrantes dans l'obsessionalité. Mais, là encore, d'autres conceptions des choses peuvent entrer en action pour expliquer la symptomatologie : Freud oppose ainsi à la radicalité de l'inefficacité de la construction moïque (et génitale) de la structure libidinale — ce qui explique sa régression sur une base antérieure plus consistante — sa constitution trop précoce (sadique anale). Pourtant Freud préfère la première hypothèse, forgée sur une phase phallique génitale correctement mise en place. C'est alors une question de dialectique pulsionnelle, les pulsions destructrices de la phase sadique n'étant plus masquées ou contre-balançées par les pulsions érotiques de la phase génitale.

Le moi impose la régression comme échappatoire aux revendications libidinales. Le concept de « défense » prend ici sa pleine raison d'être. La défense est tributaire du complexe de castration contre lequel il s'agit de lutter au profit de la persistance de ce qui a été mis en place au sein du complexe d'Œdipe. Entendons bien : le complexe d'Œdipe est donné structurellement par Lacan<sup>4</sup> comme le quadrangle modal, que je spécifie en tant qu'identique au schéma des discours ;

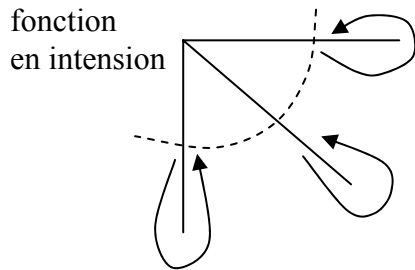


quand le complexe de castration est le moteur fonctionnel  $\Phi$  de cette structure, la défense s'y assujettissant afin que le sujet y prenne une place correcte du point de vue de la construction qu'il convient de ne pas mettre en péril.

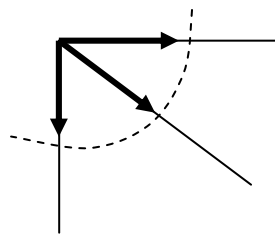


<sup>4</sup> J. Lacan, Conférences à Sainte-Anne, *Le désir du psychanalyste, ...*

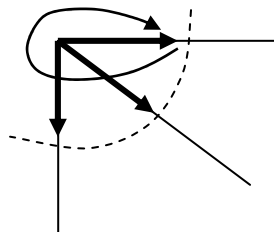
Dans la névrose obsessionnelle, on n'a plus affaire à une opposition du ça et du moi, mais bien au contraire à un renforcement excessif du moi sous l'influence du surmoi. La comparaison fréquente entre le processus obsessionnel et certains processus psychotiques (dépression mélancolique, méticulosité paranoïaque) s'explique par le renforcement des barrières (éthiques et esthétiques) dans le moi, limitations (*schranken*) qui vont dans le sens d'une destructivité inopérante pour revenir à la fonctionnalité intensionnelle, mais de celle-ci l'action du sujet conserve tous les caractères sans pour autant en bénéficier de l'efficace.



Dès lors la constructivité fonctionnelle laisse à désirer,

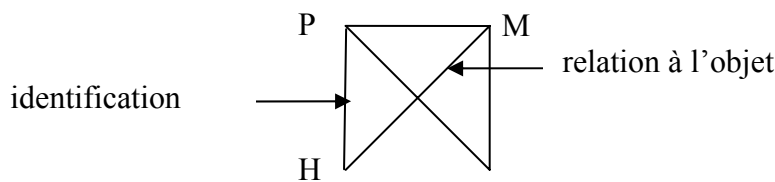


elle n'aboutit pas, et appelle à sa répétition.

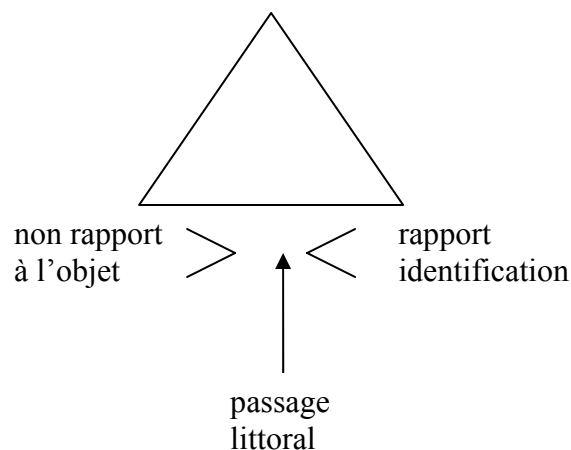


Mais le problème touche une autre contradiction que celle que je viens de présenter comme située entre intension et extensions, constructions et déconstructions. Il s'agit de l'opposition entre non-rapport objectal et rapport identificatoire. Bien sûr l'œdipe est constitué de l'association des deux, soit pour le garçon :



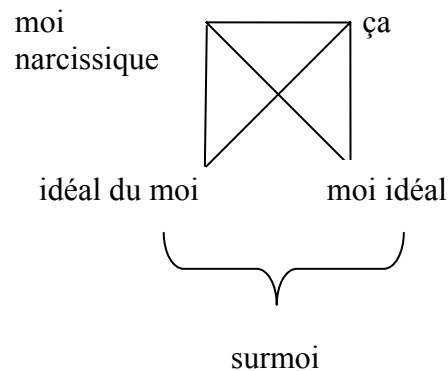


où l'identification prend une part essentielle vis-à-vis de la dite relation d'objet. Mais avec le lien d'angoisse à l'objet dont la représentation se renouvelle sous l'influence du complexe de castration, ce sont moins les places respectives des éléments en cause qui sont déterminantes que les fonctions qu'elles réarticulent, selon Lacan en termes de quantification de la fonction phallique. Aussi, dans ce renouvellement imaginaire dont Freud constitue la succession des stades de la libido, l'objet est-il par excellence le phallus imaginaire, pôle de toutes les attentions et de toutes les estimes de soi dont le narcissisme justifie la raison d'être. Ainsi s'entend donc la problématique obsessionnelle : le surmoi renforce, mais négativement, pour la voie de l'interdit de la masturbation, le rapport à l'objet, au détriment de l'identification. Le non-rapport peut alors paraître prédominant et expliquer par cette dominance toutes les composantes de la névrose obsessionnelle, mais uniquement pour souligner le « parêtre » (Lacan *dixit*) du sujet. C'est en quoi Freud peut parler de délire pour l'homme aux rats (*Delirium* et même *Wahn*). L'organisation phallique régresse à la phase sadique-anale qui exprime au mieux le non-rapport à l'objet dans son ambiguïté. Y contrevient l'intérêt viril pour le père qui cesse cependant dans le même temps d'avoir une importance prépondérante. Les deux tendances se conjoignent sur la limite propre à la névrose obsessionnelle, limite littorale qui quitte l'assurance identificatoire pour une incertitude quant à l'objet de satisfaction.



C'est dire ainsi que la névrose obsessionnelle est un des modes de la littoralité, ou dit plus classiquement, des états limites, et qu'on ne la voit plus guère dans tout son éclat que dans des mouvements psychotiques (ou psychotiformes) du sujet (je ne dis pas que ce soient les seules situations obsessionnelles). Le non-rapport régressivement dominant a pour effet, dans les termes freudiens, la désintrinsication des pulsions. Freud la situe au niveau du ça, je prendrai dès lors le

surmoi pour un équivalent de l'Autre, support d'identification auquel le sujet s'identifie de façon réversive.



Le passage à la conscience du contenu de représentation attendant à la motion pulsionnelle désagréable ne se fait que sous condition d'une déformation. La distance d'avec la véritable représentation éliminée explique la désaffectivité relative de la représentation obsédante. Je dis « relative » parce que l'affect lié à la motion refoulée ressurgit néanmoins, ne serait-ce que dans ce qui se manifeste d'insupportable dans la répétition de l'acte obsédant, sous la houlette du rapport moi/surmoi. Le sujet subit ainsi lui-même l'agressivité que le surmoi le contraint à déporter sur des vêtiles et non plus sur cet Autre (ou Un-Père) qui est à l'origine de la répression de l'excitation sexuelle. Dès lors, comme le souligne Lacan dans son séminaire sur l'éthique de la psychanalyse<sup>5</sup>, plus le sujet se soumet comme moi à l'interdit, plus celui-ci est violent, et cette soumission n'enlève du coup aucun caractère de responsabilité à celui-ci. Freud précise que, par refoulement, le moi est fermé au ça, alors qu'il reste perméable aux exigences du surmoi. À quoi il ajoute que ce faisant le moi obtient néanmoins satisfaction du côté des motions pulsionnelles du ça, quand elles sont reçues de façon négative, ou, plus agressivement mais passivement, de façon masochique. Aussi ces négativités se positivent-elles, et les limitations elles-mêmes sont alors en mesure d'apporter satisfaction. Au fond, c'est le symptôme lui-même qui implique satisfaction. Le moi se restreint donc devant ce que le symptôme recèle de satisfaction dialectisée en son sein. Le processus défensif est alors à terme un échec, comme dit Freud (p.39). La littoralité ici paralyse le sujet en tant que moi, à balancer entre les deux positions en jeu : ambivalence, procrastination, culpabilité, actes expiatoires, auto-punitions. En dehors de toute conscience le conflit apparaît dès lors se jouer entre ça et surmoi.

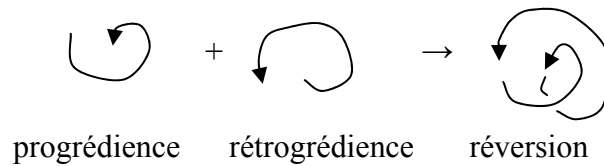
## 6. Clinique des névroses (3) : la névrose obsessionnelle (2)

### 6.1. Les formations réactionnelles (1) : l'annulation rétroactive

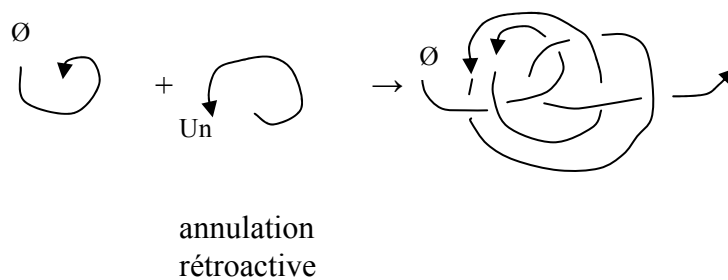
Une difficulté à laisser opérer le refoulement contraint à passer par des voies supplétives. Dans la névrose obsessionnelle, l'opposition du ça et du surmoi se joue sur la scène du moi, lequel utilise toutes ses ressources, y compris celles ayant trait à la conscience, ses ressources intellectuelles pour, en les érotisant, se soumettre à l'interdit tout en obtenant satisfaction. Nous sommes ici assez près du fondement de perversion de l'obsessionalité, mais l'objet de suppléance n'y a pas le caractère tangible qu'il prend dans le fétichisme. Tout se joue donc dans le maniement du signifiant, selon la seule latitude que la structure signifiante

<sup>5</sup> J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi, Seuil, sur le « paradoxe de la jouissance ». Cf. R. L., « Littoralité et paradoxes de la jouissance », 2006.

laisse au sujet tenu de s'y soumettre, bien entendu, puisqu'il n'est que la reprise, le signifié de cette organisation signifiante. Sous cet angle, du second tour nécessaire à cette fonction signifiante comme quadratique (portant sur elle-même), le sujet prend à son compte cette structure comme une hypothétique à l'œuvre et peut donc s'insérer d'autant dans le réversion, qui la constitue en revenant, ce sujet, sur ce dont il dépend. Dès lors ce second tour rétrogrédient, second vis-à-vis de ce qui, par après uniquement, apparaîtrait n'être progrédient qu'en tant que premier tour, prend l'allure soit de l'assurer selon un retour à la supposée origine de cette manœuvre,



soit de l'annuler en passant outre vers une répétitivité qui appelle précisément un coup d'arrêt donné à son infinitude dans la fuite en avant.



Dès lors, plutôt que de définir une origine comme Un à partir du vide, c'est le vide lui-même qui subsiste : rendre non arrivé, grâce à un effet d'effacement.<sup>6</sup> « Le deuxième acte supprime le premier » (p. 42). Plus avant c'est à la répétition qu'est dévolue cette fonction de faire *comme si* l'événement inaugural ne s'était pas produit. C'est là un mode de refoulement particulier, impliquant une valeur spécifique du cérémonial obsessionnel. Entendons que l'on ne peut plus dire que le refoulement ne se produit pas, car il est précisément constitué de cette annulation rétroactive.

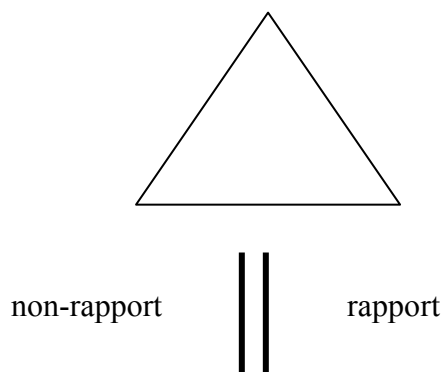
## 6.2. Les formations réactionnelles (2) : l'isolation

Une autre façon de jouer du refoulement dans des formes non standard, tient à sa mise hors jeu, le sujet n'en ayant plus connaissance : hors signification pour lui. Dès lors le non-rapport disparaît en apparence, et n'existe plus que le rapport, bien qu'il ne quitte pas son fond littoral de dialectisation du non-rapport. La représentation (événementielle) désagréable est ainsi enkystée. Tout va bien si le sujet réussit effectivement à s'en couper, mais dans le cas contraire elle persiste à agir sur lui. L'organisation de la limite ne fait pas ici littoralité, malgré ce qu'elle inclut de dialectisation des termes opposés. Freud rapproche cette façon de faire (plutôt intellectualisée alors) de l'amnésie hystérique (simplement inconsciente). Au

<sup>6</sup> Cf. R.L., séminaire *L'effacement*, 20 -20 ;

minimum l'expérience à refouler n'est pas affectivée. Un patient me parle de capitonner l'angoisse par le savoir, et de représenter ce savoir par la bibliothèque qui emmagasine les connaissances. Ici les associations (livre à livre) persiste néanmoins et sont renvoyées à cette extériorité de la bibliothèque<sup>7</sup>, quand, obsessivement, l'isolation interrompt toute chaîne associative, rompant au sein des fonctions signifiantes. Là encore, l'isolation a pour objet d'empêcher la fonctionnalité intensionnelle d'opérer, et les extensions en sont purement et simplement détachées. L'aspect psychotisant de l'obsessionalité est ici flagrant. Les exemples de Freud sont ici essentiels pour juger de ce qui est ainsi appelé à ce clivage entre intension et extensions, comme entre non-rapport et rapport : « l'ambivalence du complexe paternel dans la relation à Dieu, ou les motions des organes d'excrétion dans l'excitation amoureuse » (p.43).

Cette isolation remplace le littoral par une frontière intangible, au sens propre puisque Freud en arrive ainsi au tabou du toucher. Le lien métonymique organisant la chaîne signifiante passe par là : la concaténation, la continuité, revient à se donner la main (« Si tous les gars du monde... »). Le toucher est à la fois le symbole de l'agressivité comme de l'union amoureuse. Ne pas toucher va contre la suppression des frontières entre le sujet et l'autre, c'est donc assurer, voire instaurer de la frontière.



Ainsi en est-il de « toucher » au sens sentimental et de « porter la main » contre quelqu'un. Mais au fond, pour Freud, l'onanisme reste le présent dans cette attitude d'interdiction. La perte de contact prend là aussi son orientation psychotique.

En définitive, Freud résume ainsi le point d'arrivée de la formation de symptômes : parer aux effets négatifs de la déconstruction de la structure oedipienne en jouant de conditions fonctionnelles de la structure de castration.

## 7. Cliniques des névroses (4)

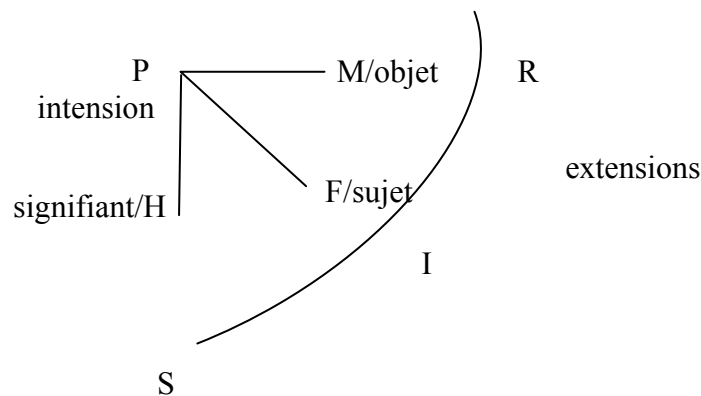
### 7.1. Phobies (2)

Voici où nous en sommes : « Le moi doit donc intervenir ici contre un investissement libidinal d'objet du ça (celui du complexe d'Édipe positif ou négatif), parce qu'il a compris que s'y abandonner entraînerait le danger de la castration » (p.47). Entendons : accepter le non-rapport objectal sans plus le rapporter à ce qu'il nécessite de rapport identificatoire, implique *ipso facto* une coupure entre non-rapport et rapport sans plus de littoralité. La castration correspond à cette coupure faisant césure, quand le clivage normalement opératoire fait lien (littoral) entre intension et extensions. Faire le choix de la littoralité est essentiel pour

<sup>7</sup> Voir Umberto Eco, *Le roman de la rose*, ;

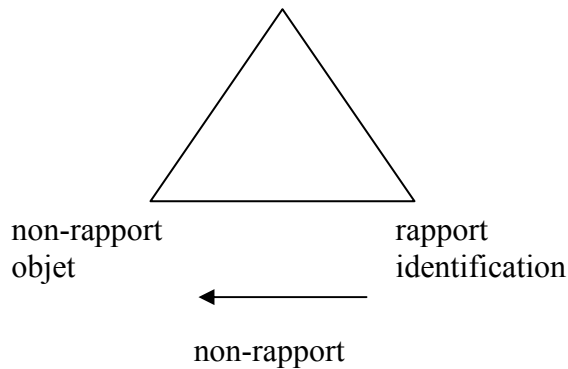
ne pas tomber dans le montage d'un trou extrinsèque ni dans l'évidement intrinsèque à l'organisation signifiante.

C'est pourquoi nous arrivons à un point tournant dans l'élaboration de Freud. À donner maintenant la part belle à l'agressivité contre l'érotique, il fait de la pulsion de mort (de destruction) la fonction essentielle de processus névrotique et non plus la libido. La castration est le mode d'intégration négative de la destructivité. Notons-le, celle-ci est nécessaire, comme déconstruction, à l'organisation fonctionnelle des praticables, des bâtis de la structure, lesquels demandent à être démontés pour qu'on en fasse saillir la raison fonctionnelle comme telle, en intension.. C'est pourquoi, c'est le tenant-lieu œdipien (structural) de la fonction en intension qui est requis pour focaliser cette agressivité (position masculine, y compris chez la fille) ; comme cette tendresse (position féminine y compris chez le garçon) : le père.



La structure asphérique de la métapsychologie freudienne des pulsions (alliage, intrication, emmêlement)<sup>8</sup> lie pulsion de mort et pulsions libidinales. Ainsi, comme dit Freud « l'investissement sadique d[e l']objet peut donc à bon droit être traité comme un investissement libidinal » (p. 48). Il n'y a donc pas de refoulement, sans lien à la fois au refus de l'excitation libidinale (et de la satisfaction pulsionnelle qui lui est afférente) et à la destructivité qu'elle draine avec elle (qui n'est pas sans apporter non plus satisfaction). Or l'angoisse n'a pas d'autre fonction que de faire lien entre destruction et érotisation : elle implique le non-rapport (non sans objet) dans le rapport et se présente donc comme un danger pour les liens identificatoires. C'est en quoi les fondements de l'identification ont trait à la mort (non-rapport) : mort du Père dans l'identification primordiale avec le Père, vide inhérent au trait identificatoire dans l'identification par le trait unaire, voire avec le trait unaire, intension organisatrice de la communauté (la rupture des constructions permettant à chaque protagoniste du supposé sophisme d'aboutir à une sortie étayée dans la hâte dans « Le temps logique » de Lacan) dans l'identification hystérique...La castration n'a de raison d'être symbolique que de pointer le danger que représente cette infiltration du non-rapport dans le rapport, laquelle peut toujours se présenter comme non-rapport entre eux (entre relation objectale et identification).

<sup>8</sup> Je dirais même : embrouillamini (*entanglement*) soit l'organisation enchevêtrée des fils (façon plat de spaghetti) qui ne sont pas organisés de façon nodale — j'entends par « fil » : des chaînes signifiantes. Cf. *Knots and appliciaions*, P. Kauffman éd.



La fonction du moi est d'inhiber le « processus d'investissement menaçant dans le ça » (p.49), pour ce faire « il donne un signal d'angoisse » fondé sur la réactivité du système *Lust/Unlust*. À ne pas mettre en jeu sa jouissance, le sujet est ainsi tributaire d'une non-jouissance. Dès lors chaque élément de ce raisonnement reçoit une autre mise en forme que celle qu'il s'agit d'éviter parce que plus à même de révéler ce que la structure peut avoir d'inacceptable pour le sujet qu'elle constitue. La castration reçoit donc une autre imagerie (morsure, dévoration, chute, être battu, ...) mettant en scène au autre objet (cheval, loup,...).

Ici il y a à reconsidérer la position de Freud. La limitation, dont il parle (p.49 entre autres), et qui semble ne concerner que la rencontre avec l'objet phallique, a en fait une tout autre fonction que d'éviter l'angoisse que celui-ci suscite par son rôle de représentant du Père castrateur : la limitation a trait à la réduction de l'importance économique de non-rapport (extensionnel) dans le rapport (intensionnel). Pour que le mécanisme (la structure) opère, il faut que l'intensionnalité l'infuse de partout (fonction  $\Phi$  des quanteurs de la sexualité de Lacan) ; or il peut s'avérer qu'elle soit réduite dans ses effets constructifs au profit des extensions, dès lors éparses. (topiquement : pas de retour sur l'intension, dynamiquement : pas de lien plus déterminant, économiquement : poids insuffisant laissé à l'intension). C'est que la question de ce qui constitue le clivage du sujet est déterminante. Une position littorale est celle du fétichisme qui doit payer des deux côtés (au rapport comme au non-rapport) : à l'exigence pulsionnelle de l'onanisme et à l'interdit parental à son égard. Un clivage opératoire est celui qui dialectise sans rien emphatiser, les deux « aspects » de la structure liant non-rapport et rapport, donc fonctionnelle comme telle. Un clivage au moins psychotisant, mais dont la raison se manifeste aussi dans la névrose, sépare radicalement. Le premier est littoral, le second est un barrage.<sup>9</sup> La phobie correspond aussi à une dynamique entre intension et extension qui *projette* (comme la psychose) sur les extensions extérieures ce qui vaut en fait comme intension à quoi le sujet s'identifie plus proprement narcissiquement. Le danger extérieur remplace ainsi le danger pulsionnel intérieur — mais au détriment (c'est là toute la névrose) de ce que la pulsion a de constructif. La castration n'est donc un danger qu'au titre de donner la part telle au non-rapport, à la pulsion de mort. Freud en tire des conséquences fantasmatisques multiples, toutes fondées sur ce que le danger de castration, évité avec succès dans la phobie, révèle par là de proprement sexuel dans la crainte du sujet (crainte des sollicitations sexuelles de l'agoraphobie, crainte du plaisir solitaire sans la phobie de la solitude, ...)

<sup>9</sup> Voir Bleuler à propos de la schizophrénie.

## 7.2. Névrose obsessionnelle (2)

De la même façon que dans la phobie, l'obsessionnalité n'a trait cependant qu'à un danger interne, le surmoi se chargeant là de la castration. Le Père est devenu impersonnel comme surmoi et la castration ne produit plus en réponse qu'une angoisse morale. La prescription fonctionne ici, à quoi le sujet ne se rend qu'à pas lents, ce dont il doit être puni (équivalent de castration). Notons qu'ici c'est le narcissisme qui est visé. À tout coup les équivalents de la castration sont les séparations d'avec l'objet en cause (sein, fèces, regard, voix). Comme rien ne peut être simplement expérimenté de la mort, ces séparations, en impliquant de l'angoisse, ne renvoient pas à la mort comme telle, mais à la castration. À entendre comme l'infiltration excessive de rapport par le non-rapport, et l'effort de défense en retour contre elle.